

Algèbre

YAN PRADEAU

Algèbre

ÉLÉMENTS DE LA VIE
D'ALEXANDRE GROTHENDIECK



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2016

IL n'a pas lu le tract qu'il tient à la main et ne le lira pas. Pourtant son nom y figure. Plus tard, quand cela sera trop tard, il ne restera de ce jour que les conséquences. Les causes, elles, seront perdues...

Lundi 13 mai 1968, un drapeau rouge flotte sur le campus de l'université d'Orsay. Les élèves débrayent comme tout le monde. Ils organisent des assemblées générales et débattent jusqu'à l'aube des promesses de la révolution. Une main anonyme a tracé à la craie blanche: "Debout les damnés de l'université" sur la porte du *grand amphi de maths* – qui plus tard deviendra l'amphithéâtre Henri Cartan; mais pour l'heure, Henri Cartan n'est pas encore mort.

Lorsqu'il pénètre dans ce lieu qui portera son nom, il n'est pas seul. L'escortent plusieurs collègues de l'IHÉS – l'Institut des Hautes Études Scientifiques. Ils viennent en voisins, Henri et quelques-uns des plus grands mathématiciens du siècle, en voisins et en camarades. L'amphi déborde jusque dans les couloirs. On s'assoit sur les tables, à même le sol ou sur

les genoux d'un copain. On s'empile dans le bruit et le désordre. À la tribune, les orateurs se succèdent avec un sens aigu de la dramaturgie. Il s'agit de faire patienter l'assemblée, on raconte que Cohn-Bendit arrive – il ne viendra pas. Orsay, c'est loin de la Sorbonne. Rien à voir avec Nanterre, son foutoir d'artistes et ses étudiantes en Lettres comparées.

À la suite d'Henri Cartan, il y a Alexandre. Si le premier est un vieil homme aux cheveux blancs – il a 64 ans –, le second se rase la tête et vient d'avoir 40 ans. On pense voir le maître et son disciple. À tort, car Alexandre n'est l'élève de personne. Il est celui dont on écoute, celui dont on lit et dont on discute les traits de génie mathématiques jusque tard dans la nuit. Il est *le* Maître. Ce qui, pour l'anarchiste qu'il prétend être, constitue plus qu'une simple contradiction.

Pour preuve. Alexandre est accompagné de Jean Dieudonné, 62 ans, une référence et un colosse. Dieudonné était son directeur de thèse. Aujourd'hui, il est fier d'être le scribe d'Alexandre. Pour preuve encore, l'IHÉS – d'où ce bel aréopage de têtes chercheuses arrive – est une construction *ex nihilo* autour d'Alexandre, à l'image de l'Institute for Advanced Study de

Princeton, le laboratoire d'Albert Einstein. Pour preuve toujours, ni Henri, ni Jean n'ont reçu la médaille Fields – le Nobel des mathématiques. Alexandre a, quant à lui, refusé d'aller la chercher il y a deux ans. Il recevra et déclinera de même tous les prix, tous les hommages. Il ne sait pas, dans l'immédiat, que cet épisode de sa vie en cache d'autres. Bientôt, les démons se réveilleront. L'abîme s'ouvrira à nouveau.

Il va bien ce jour-là, Alexandre. Il sourit de ses grandes dents blanches. Il revient d'un voyage au Vietnam, alors en guerre. Il a des choses à dire. Il se sent chez lui, au milieu de cette folle jeunesse emplie d'espoir. Si Jean Dieudonné, homme de droite, d'ordre et de tradition, n'en mène pas large, Alexandre, lui, est ravi. Il a tout pour être content. Anarchiste et fils d'anarchistes, il est l'enfant adultérin d'un juif hassidim ukrainien et d'une mère protestante d'Allemagne du Nord. Ses parents, Alexander et Johanna, ont pris part à la guerre d'Espagne. Son père a participé à la Révolution russe. Il s'est battu avec et contre Lénine. Il a été déporté et emprisonné par dix-sept régimes politiques. Il est mort à Auschwitz. Alexandre et sa mère ont été internés un temps au camp de Rieucros, en Lozère.

Alexandre a des demi-frères et des demi-sœurs, lui-même est le père d'une ribambelle d'enfants qu'il a eus avec plusieurs femmes. Question famille moderne, Alexandre se pose là. Alors oui, il estime qu'il a tous les droits et toutes les raisons d'être ici.

À la tribune, un maoïste éructe et balance, avec la légèreté d'un bombardement sur Dresde, des phrases toutes faites et définitives : "Professeurs, vous êtes aussi vieux que votre culture, votre modernisme n'est que la modernisation de la police !" Alexandre n'écoute pas. Il devrait. Cartan, Dieudonné et lui se frayent un chemin avec difficulté. Une étudiante le dévisage avant de lui sourire. Il sourit en retour et comprend que la jeune femme s'adresse au gaillard derrière lui. "Pousse-toi grand-père", dit celui-ci, joignant le geste à la parole. Alexandre se vexe. Sur le maillot de l'homme, on peut lire : "Plus jamais Claudel." Au micro, le fils de Mao s'énerve : "Il est déjà douloureux de subir un chef, il est encore plus bête de le choisir !" Alexandre écoute enfin et ne remarque pas que l'homme au maillot Claudel lui fait un doigt d'honneur.

Avec leurs costumes sombres et leurs cravates grises, Cartan et Dieudonné ne cadrent pas. Alexandre, lui, est en salopette, il porte

aux pieds ses habituelles sandales à semelles de pneu. Il n'a jamais été très à l'aise avec le protocole vestimentaire de ses aînés. Avec toutes les conventions en général. À l'IHÉS, le règlement tient en deux points : déjeuner et prendre le thé ensemble. Aucune obligation d'enseigner ou de publier. On peut très bien ne rien faire de ses journées, sauf qu'Alexandre et ses collègues n'en sont pas capables. Ce sont des chercheurs, alors ils cherchent... et souvent ils trouvent. Alexandre plus que les autres.

Le génie de Jean-Sébastien Bach se résume en ceci : la *clôture de la forme*. Avec le cantor de Leipzig, l'art du contrepoint est porté à une telle perfection que toute autre écriture contrapuntique est une redite.

Il y a de ça et plus encore chez Alexandre. Pour l'expliquer, il s'agit d'user de comparaisons crues et de métaphores audacieuses, mais il faut également recourir à une dialectique sauvage et à une grammaire vierge. Alexandre crée la forme et les techniques nouvelles qui vont avec. Il n'est pas seulement un décorateur d'intérieur ou un habile artisan, il est aussi architecte et ingénieur. Il dessine les plans, il invente les outils, il construit la maison, il façonne les meubles et, à l'heure de la remise

du chantier, il laisse les clefs au gardien et se dirige vers un autre terrain à bâtir. Les mathématiciens de moindre talent se contentent de pousser la porte.

Alexandre revient de ses rêveries quand son nom retentit dans la sono pourrie de l'amphithéâtre. On l'appelle à la tribune. Il serait faux de penser que, nichés dans leur joli parc arboré, les chercheurs de l'IHÉS n'entendent pas le tumulte et le charivari étudiantin. Ils ont des fils, des filles, dont beaucoup sont dans la rue. Alexandre s'empare du micro qu'on lui tend. Il n'a pas l'entraînement pour prendre ainsi la parole. Son auditoire est, d'ordinaire, plus réduit et plus attentif. Après des heures de vociférations et de postillons alcoolisés, le micro sent horriblement mauvais. Décontenancé par l'odeur et le tapage, Alexandre bafouille et s'emmêle les pincesaux. Il ne sait pas qu'en la matière, il faut faire vite et court. La bonne volonté ne suffit pas. Un ange trace une longue diagonale dans l'espace, trop longue... Il finit de dire "camarades" qu'une voix le coupe: "Dehors les vieux!", reprise immédiatement par huit cents cages thoraciques: "De-hors les vieux! De-hors! De-hors!"

Regrettera-t-il ce rendez-vous manqué? Ces mots qu'il n'a pas prononcés? Il ne le dira pas, mais ce jour dévoile une déplorable évidence: Alexandre, juif apatride et anarchiste proscrit, est devenu un mandarin, un *vieux con*, il est un pontife de la science mondiale. Il a désormais autorité sur les idées et sur les hommes. Un slogan de l'époque assène: "Le respect se perd, n'allez pas le chercher." Est-ce cela qui le décide? Est-ce l'effet d'un "syndrome Nobel"? Ou bien la superstition, bien ancrée chez les meilleurs, qu'il existe un âge limite? Et avec lui, le déclin des intuitions foudroyantes... Pour devenir quoi? Le fantôme de Jean-Sébastien Bach, condamné à se répéter. En moins bien.

Alors, comme une bille dévalant la pente, lentement d'abord puis de plus en plus vite, Alexandre se détache. Il se défait du monde. Le prophète des mathématiques modernes quitte la scène, emportant avec lui sa formidable puissance de travail et cette solitude qui l'accompagne depuis l'enfance.

ON possède peu d'informations sur le père d'Alexandre et beaucoup sont erronées. Quand les faits manquent, la légende commence. Attachons-nous au nom du père. Il s'appelle Alexander Schapiro. C'est l'identité que porteront ses papiers officiels quand il en aura. Il sera déporté en Allemagne sous le nom d'Alexander Tanaroff.

Comme ses proches, nous le nommerons Sacha.

Au demeurant, il y a deux Alexander Schapiro et les deux sont juifs, russes et anarchistes. Le premier est né en 1882 à Rostov-sur-le-Don. C'est un homme que l'on décrit d'un tempérament modéré et d'une grande intelligence critique.

Sacha est le second. Il vient au monde, soit le 6 août 1890, soit le 11 octobre 1889, à Novozybkov ou à Belyje-Berega dans la banlieue de Bryansk. Les deux villes se trouvent à proximité des frontières ukrainiennes, russes et biélorusses. Non loin de là, le 26 octobre 1889, naît Nestor Makhno, grande figure anarchiste de la Révolution des soviets. Sacha est ukrainien, peut-être lituanien. Une chose est

attestée, il est né juif, dans une communauté hassidim. Des craignant-Dieu.

La pratique religieuse des hassidim est une ascèse fervente. Le rebbe du village de Sacha, caftan noir, chapeau noir et papillotes, le répète à l'envi : "Seul le Malin n'a aucun désir." Alors il faut se garder de l'influence du Malin qui est partout et surtout dans les détails. Obéissance à la lettre à la halakha, régime alimentaire et tenue vestimentaire stricts, une vie privée consacrée à Dieu et à la simplicité, l'étude de la Kabbale, la recherche de la sainteté dans le cosmos, la communion joyeuse et la transe par le chant et les danses...

Que Sacha, adolescent, devienne un "ni Dieu ni maître" sera, pour son fils Alexandre, une source de fierté et un héritage dont le testament tient en une ligne : "*Naître et vivre en prison n'empêchera jamais personne de vouloir en sortir.*"

Nous sommes à quatre cents kilomètres de Moscou, centre d'un pays féodal et arriéré, dont les moyens de transport sont le train et le cheval, essentiellement. Le *Zeitgeist* est révolutionnaire et les anarchistes grouillent en Russie comme la vérole sur le bas clergé